Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1940)
Heft: 116

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Adolf JÜLICHER, *Itala. Das neue Testament in altlateinischer Ueberlieferung nach den Handschriften herausgegeben.* Im Auftrage der Kirchenväterkommission der Preussischen Akademie der Wissenschaften zum Druck besorgt von Walter Matzkow. *I. Matthäusevangelium.* Berlin, de Gruyter, 1938. 214 p. in-4°. — 40 RM.

Les recherches de critique textuelle du N. T. se poursuivent activement, mais à travers des travaux de détail si poussés que seul le spécialiste de l'une ou l'autre des nombreuses questions à l'étude peut mesurer d'une année à l'autre les résultats obtenus (1). Voici cependant, puisqu'il s'agit non de recherches préparatoires mais d'une édition de texte, une œuvre à signaler à tous ceux qui recourent au texte latin du N. T. C'est le premier fascicule de cette magistrale *Itala* à laquelle Ad. Jülicher, privé de la vue depuis quatorze ans, travailla jusqu'à ses derniers jours, à côté d'une *Prosopographie des personnages ecclésiastiques de Constantin jusqu'à Justinien*, malheureusement abandonnée par les éditeurs.

La critique allemande salue avec admiration et respect cette œuvre dont il serait bien souhaitable qu'une de nos bibliothèques théologiques romandes pût faire l'achat. Le travail de Jülicher repose sur l'étude directe de dix-sept manuscrits et sur le texte de la Vulgate établi par Wordsworth-White. La présentation typographique, d'une grande beauté, a un mérite tout particulier : elle offre, sur deux lignes qui correspondent l'une à l'autre comme des portées de musique, le texte de la version « italienne » et celui de l'« afri-

(1) On trouvera, dans la *Theologische Rundschau*, 1938 et 1939, Heft 2, signée de W.-G. Kümmel *(Textkritik und Textgeschichte des N. T. 1914-1937)* une excellente étude sur l'ensemble de la question.

caine » reconstitués par l'éditeur. Entre ces lignes figurent les variantes dont l'indication, grâce à un système de signes ingénieux, est d'une clarté parfaite. L'appareil critique se lit ainsi en synopse. Le premier résultat, pour l'histoire du texte, qu'apporte cette recension nouvelle, c'est qu'il y eut en fait deux traductions latines anciennes différentes : l'*Itala* proprement dite et l'*Afra*. Quant à la formation de l'*Itala*, dont Jülicher, dans son *Introduction*, admettait deux versions primitives, il faut attendre la suite de la publication — le texte de Marc est déjà sous presse — pour se prononcer sur ce point.

Ainsi Ad. Jülicher, à qui l'introduction, l'exégèse et la théologie du Nouveau Testament doivent tant de travaux durables, a couronné son œuvre en donnant ses derniers soins les plus pieux au texte sacré lui-même.

Ed. BURNIER.

Alfred SCHMOLLER, *Handkonkordanz zum griechischen Neuen Testament (Text nach Nestle)* 7. vermehrte Auflage. Stuttgart, Priv. Württemb. Bibelanstalt, 1938. v-534 p. — 5.50 RM.

Il y a longtemps que la *Concordance* de Schmoller rend service. Elle est devenue, en Allemagne, un instrument de travail familier à tout étudiant en théologie. Mais voici que sa septième édition en fait une œuvre nouvelle et qui va connaître un emploi beaucoup plus sûr et plus étendu. C'est un véritable tour de force, où la science est jointe à l'ingéniosité, que l'auteur et l'éditeur ont dû faire pour garder à cet ouvrage son caractère de manuel réduit et l'enrichir en répondant d'un coup à tous les vœux qu'on leur avait exprimés. Son prix à lui seul est une qualité et va certainement donner chez nous à cet ouvrage une large diffusion. Comme le texte grec de Nestle, sur lequel elle repose, cette *Concordance* est l'œuvre transmise par un père à son fils, qui a donné ainsi à cet héritage sa pleine valeur.

Voici les caractéristiques nouvelles, et qui sont autant de mérites, de cette septième édition :

1. Les articles ont été complétés. Seuls des mots sans aucune signification spécifique ont dû être omis (πλήν, πολλάκις etc.), ou ne sont cités que dans certains emplois (πάλιν, παρά etc.). Mais, dans ce dernier cas, ils sont munis d'un signe qui avertit le lecteur et lui donne, pour tous les autres vocables, la certitude de consulter une liste complète. (Les éditions antérieures obligeaient toujours à recourir à une autre Concordance pour vérification.)

2. Les citations sont plus étendues et permettent à celui qui a quelque usage du texte biblique, de se remettre facilement en mémoire le passage entier. Ce n'est pas le cas pour les citations de Bruder, par exemple, qui sont souvent tronquées de façon incompréhensible.

3. Les citations sont classées par matières pour certains mots dont l'emploi est fréquent et riche de divers sens. Ainsi, l'article βασιλεύς est divisé en 1° terrae domini, 2° Christus rex, Deus rex, rex inferni. On pourrait cepen-

dant souhaiter que dans une prochaine édition (l'auteur n'est, hélas, plus là pour y pourvoir) ce classement soit étendu à un plus grand nombre de mots dont la consultation serait ainsi facilitée (par exemple : εὐαγγέλιον, γινώσκω, θάνατος etc.).

4. Le vocabulaire du Nouveau Testament est comparé à celui de la Septante et un signe indique immédiatement si tel mot est commun ou non aux deux recueils.

5. Sauf pour les noms propres, cette Concordance donne la traduction latine (Vulgate) de chaque mot grec. On voit l'intérêt et l'utilité de cette adjonction et le temps précieux qu'elle peut épargner.

La *Concordance* de Schmoller, sous cette forme nouvelle, a bien les deux qualités essentielles d'un ouvrage auxiliaire de ce genre : elle est aussi sûre que suggestive. Elle remplacera désormais, pour l'ordinaire, plusieurs ouvrages auxquels elle a le mérite de renvoyer d'elle-même chaque fois qu'il le faut.

Ed. BURNIER.

Emanuele RAPISARDA, *Teofilo di Antiochia.* Società editrice internazionale, Torino, [1937]. CXXXVI-158 p., 2 gr. h. t., in-8°.

M. Rapisarda s'est formé à l'école du P. Paolo Ubaldi, qui fut professeur à Catane et à Milan et dont l'influence à certains égards a été fort remarquable. C'est à lui, en effet, ainsi qu'au P. Sisto Colombo, qu'a été due la publication de la revue *Didaskaleion.* A eux deux — et il faudrait mentionner encore M. Di Capua — ils ont su inspirer à un certain nombre d'étudiants ès lettres le goût de l'ancienne littérature chrétienne grecque et latine. Malheureusement ces jeunes n'ont que très rarement poursuivi ces études. M. Rapisarda, lui, paraît bien vouloir faire exception. En effet, si ce volume, à en juger par le catalogue des publications de son auteur, a tout l'air d'être une refonte de travaux précédemment parus, M. Rapisarda y promet aussi une édition nouvelle du texte de Théophile. On attendra celle-ci pour des renseignements précis, et peut-être nouveaux, sur les trois manuscrits, *Venetus*, *Bodleianus*, *Parisinus*, dont l'introduction du présent volume ne donne qu'une description plutôt sommaire. On l'attendra aussi pour porter un jugement sur les endroits auxquels M. Rapisarda a cru devoir s'éloigner du texte de ses devanciers, tels Wolf et Otto, à qui cependant il est généralement resté fidèle. Il convient d'espérer aussi qu'on apportera un plus grand soin à la revision des épreuves. Ce premier volume fourmille de petites fautes d'impression, parfois fâcheuses (p. ex., p. X, l. 19, pour *transazione* lire *transizione* ; p. XXXIX, n. 1, pour *Aspirante* lire *Arpinate* ; p. LII, les notes (1) et (2) sont interverties, etc.).

M. Rapisarda nous offre donc une traduction des trois livres *Ad Autolycum* et de quelques autres menus fragments, d'une authenticité assez discutable ; elle est accompagnée d'un commentaire et précédée d'une longue introduc-

tion. La traduction me paraît assez bonne. L'auteur a visé bien plus à la fidélité qu'à l'élégance, en quoi il a eu parfaitement raison, vu la nature du texte. L'utilité du commentaire eût été bien plus grande si, au lieu de mentionner deux ou trois fois, par exemple, les travaux de mon ami Perrotta sur Pindare et sur Sophocle, M. Rapisarda se fût donné la peine de pousser plus à fond l'étude des questions touchant Théophile et son œuvre, et de mieux se renseigner sur celles-ci. C'est ainsi qu'à propos d'un passage de II, 11 il rappelle, d'après Ubaldi, un oracle montaniste célèbre et semble ignorer les travaux de M. de Labriolle. De même, pour les fragments des oracles sibyllins — surtout celui que Théophile cite à II, 51 comme se trouvant « au début de la prophétie » et qui correspond d'une manière générale aux premiers vers de notre troisième livre — M. Rapisarda eût bien fait de consulter, avec les éditions et les travaux d'Alexandre, de Friedlieb, d'Ewald et de Volkmann, aussi quelques-uns des ouvrages plus récents : tout au moins l'édition de Geffcken. Il en va de même pour les autres fragments d'auteurs classiques, tirés d'œuvres connues ou inconnues, et authentiques ou non. Ces derniers ne sont pas les moins intéressants.

Car, somme toute, malgré tous ses efforts pour relever l'originalité et la valeur de l'œuvre, M. Rapisarda lui-même doit reconnaître que Théophile est loin d'être un écrivain ou un penseur de premier ordre. Son importance tient plutôt à ce qu'il réunit, ou mieux juxtapose sans s'efforcer à une synthèse réelle, des arguments apologétiques de toute sorte et d'une provenance assez variée ; il nous montre ainsi, précisément parce qu'il n'était pas très cultivé, toute la force de la tradition antique, voire de la réthorique, que le christianisme, tout en la combattant, a su s'assimiler pour la conserver et la transmettre renouvelée. C'est là sur quoi il aurait fallu insister, à mon avis, bien plus que sur les problèmes strictement théologiques, même sur la question trinitaire. Quoi qu'on en dise, Théophile n'a contribué au développement théologique que d'une manière très limitée. D'ailleurs, M. Rapisarda ne paraît pas posséder de notions toujours très sûres (p. 39, note, ll. 24-26 il nous assure que Théophile ne suit pas « l'eresia degli Ariani... né dei Niceni »). Il eût été utile à M. Rapisarda, surtout pour son commentaire, d'avoir une plus grande familiarité avec la Bible. Ainsi, il n'a pas réalisé que certaines tirades de Théophile contre les idoles ne sont que des variations sur des thèmes bibliques bien connus.

En dépit de sa bonne volonté et de sa diligence, qui sont indéniables, M. Rapisarda ne semble pas encore être assez bien équipé pour s'aventurer dans un long voyage à travers des régions difficiles. Il lui manque encore une connaissance suffisamment étendue du christianisme primitif : cela devient bien visible dans certaine note concernant, par exemple, Marcion (p. XVII) ou Origène (p. LV). Le problème de l'influence de Théophile sur Irénée, étudié par F. Loofs, n'a pas non plus attiré l'attention de M. Rapisarda.

Je sais bien qu'il n'est pas aisé d'acquérir une telle connaissance et d'avoir

sous la main tous les livres qui seraient nécessaires, dans une petite ville de Sicile (M. Rapisarda date sa préface de Paterno). Je crois cependant que ce n'est pas tout à fait impossible en y mettant de la bonne volonté et de la patience. Aussi convient-il d'espérer que M. Rapisarda pourra faire mieux ensuite.

Une question aurait pu le retenir. Si le comput des années depuis la création avait été fait par Théophile seulement en vue de revendiquer la plus haute antiquité des auteurs sacrés en comparaison des Grecs, pourquoi l'aurait-il poursuivi jusqu'à son temps ? Et pourquoi aurait-il fixé l'âge du monde à 5698 ou 5695 ans (le second chiffre est celui d'Otto, dont M. Rapisarda accueille certaines leçons p. 139, tandis que, p. 124, il adopte celles de Wolf) ? Ne serait-ce pas dans le but de rassurer ses contemporains, en reculant autant que possible les événements attendus pour l'an 6000 ?

L'ouvrage se termine par une série d'index, d'une utilité incontestable, bien qu'un peu incomplets.

Alberto PINCHERLE.

TOMMASO CAMPANELLA, *Quod Reminiscentur*, a cura di Romano Amerio. (*Cedam*, casa editrice Antonio Milani, Padova 1939, 273 p.)

De Tommaso Campanella, qui a été un écrivain extraordinairement productif, existent des manuscrits qui, jusqu'à ces dernières années, sont restés inédits. En premier lieu sa grande *Théologie*, dont M. Romano Amerio, très compétent spécialiste d'études campanelliennes, a commencé la publication (1).

Cette année a paru dans la collection *Pensiero e Civiltà*, Testi inediti e rari N° I, le premier volume d'un ouvrage théologico-politique de Campanella, dont le contenu est fait presque complètement de matériaux inédits. Campanella l'a rédigé entre 1615 et 1618, lorsqu'il avait été emprisonné à Naples, et il l'a dédié au pape Paul V, à la fin de 1618. On y trouve le développement de ce que l'on peut appeler son idée fixe, la création d'une monarchie ou, plus généralement, d'une organisation politique unitaire et universelle, qui devait avoir son centre à Rome et son sommet dans la papauté, soutenue par un Sénat représentant tout l'*orbis terrarum*. Campanella était, comme on sait, un esprit prophétique, qui se croyait inspiré par Dieu et qui avait une foi assurée dans la réalisation prochaine, annoncée par des signes célestes, de son rêve grandiose *(Deus ipse per vim fere misit mihi in mentem ut scriberem librum...)*. Le but aurait dû être atteint d'une façon convergente par la persuasion et par la force des armes. Le livre *Quod Reminiscentur* se propose de convaincre tous les non-chrétiens et les non-catholiques de leur erreur. La vérité chrétienne et catholique n'est pour Campanella — quant au fond —

(1) T. CAMPANELLA, *Teologia*. Liber Primus. Bibloteca di studi medioevali « Orbis romanus » N° 7. Societa editrice « Vita e Pensiero », Milan, 1936.

autre chose que la vérité rationnelle et logique elle-même, unité de vérité divine et de vérité naturelle. Une discussion parfaitement sereine et objective *(depositis armis martialibus et grammaticalibus sophistarum, ...iuxta divinam, non humanam modo logicam)* devait nécessairement amener l'unité de la foi. Le livre, dont le but est justement de provoquer un concile universel de toutes les nations : chrétienne, païenne, hébraïque et mahométane, par lequel serait obtenu l'accord sur les principes de la vraie foi, commence par des considérations qui doivent éveiller dans les âmes le sentiment de la nécessité urgente de ramener l'humanité à son union originelle et spirituelle en Dieu ; suivent des invocations à toutes les puissances célestes, infernales et terrestres, et des missives *(legationes)* à tous les pouvoirs spirituels et temporels qui doivent et peuvent apporter leur contribution.

Une très vaste partie de l'ouvrage est occupée par l'*Epistola antilutherana* (dans l'appel aux républiques et aux princes d'outre-mont, surtout germaniques) ; chose naturelle, étant donné que la pensée de Campanella est, entre autres, une expression de l'esprit de la Contre-réforme, et que la Réforme religieuse en Europe représente le plus grave obstacle à la réalisation de son idée. Ses attaques sont surtout dirigées contre le *servum arbitrium* de Luther et contre l'idée de la prédestination calvinienne : *Surge, Germana generosa progenies : noli tantam sufferre iniuriam, abiice monstra immania abs te, agnosce dignitatem tuam, in qua Deus te creavit, abrenuncia Calvino et diabolis eius, solve vincla colli tui. Captiva filia Romæ, libera es, non ancilla : retine libertatem tuam et maleficos tyrannos contere et radices eorum funditus evelle.*

Ce qui est nouveau et assez intéressant dans la pensée politique de Campanella, c'est qu'il est, je crois, le premier à tirer les conséquences des grandes découvertes géographiques et du renouvellement de perspective cosmographique, en embrassant dans sa totalité l'*orbis terrarum*. Aucun peuple, du Japon à l'Amérique, n'est oublié et l'auteur trouve pour chacun une voie d'entente dans quelque particularité qui lui est propre. Il est, comme toujours, persuadé de la nécessité de gagner à sa cause une des puissances européennes, Espagne ou France. Son anti-machiavélisme, un des motifs dominants et le plus constant de sa pensée, consiste en ceci que, pour lui, toute puissance matérielle doit se mettre au service de la religion tandis que pour Machiavelli, d'après son interprétation, bien entendu, la religion ne serait qu'un instrument dans les mains des puissances politiques mondaines. Il envisage, entre autres, la possibilité que l'Italie elle-même, par une fédération de ses princes et républiques, se charge avec succès de l'entreprise ; elle y pourrait suffire, écrit-il, *si invicti Helvetii conspirarent nobiscum* !

Quod Reminiscentur constitue l'une des quatre parties d'un ouvrage qui aurait dû comprendre en outre l'*Atheismus Triumphatus* et la *Monarchia Messiæ*, imprimés une ou plusieurs fois, et les *Articuli Prophetales*, qui attendent encore d'être imprimés. Amerio s'est servi du manuscrit de la Bibliothèque Vaticane, plus récent que celui de la Mazarine et qui donne

meilleure garantie de fidélité. L'éditeur a fait, semble-t-il, un travail très consciencieux, l'impression est extrêmement soignée.

Les idées de Campanella ne manquent pas d'une certaine saveur d'actualité, car peu d'époques de l'histoire européenne ont, plus que la nôtre, rendu manifestes les tragiques conséquences de la rupture de l'unité européenne par suite de la formation d'Etats nationaux qui tendent à placer la Nation là où Campanella ne voyait que le Dieu unique. Le fait que surtout il déplore, l'alliance de puissances chrétiennes avec des nations infidèles (de son temps, le Turc) pour empêcher l'hégémonie d'une autre puissance en Europe (France, Espagne) est, semble-t-il, une constante de l'histoire.

Nous nous félicitons avec M. Amerio, un jeune érudit, qui enseigne les langues classiques au Lycée de Lugano, de la bonne réussite de son travail passionné et patient.

Berne. Carlo SGANZINI.

Pierre GUÉRIN, *Pensée constructive et réalités spirituelles. Essai de psychologie formelle à propos de l'ascétisme religieux.* Paris, Alcan.

J'ai beaucoup d'excuses à faire à M. Pierre Guérin. Son beau livre porte la date de 1934, et je crois bien qu'on me l'a remis pour en rendre compte quelques mois après qu'il avait paru. Les raisons de mon retard ajoutent à ma confusion ; dois-je pour ma plus grande honte en faire la confession publique ? J'ai été effrayé par les dimensions d'un livre dont la langue et le titre même « pensée constructive, psychologie formelle... » ne m'étaient pas de prime abord intelligibles. On a bien voulu ne pas me tenir quitte du compte rendu que j'avais implicitement promis en acceptant le volume, et cela m'a valu tardivement une lecture stimulante dont je suis reconnaissant à l'auteur.

Cela l'amusera-t-il d'entendre les réflexions que suggère son œuvre à quelqu'un qui parle une autre langue que lui ? Il ne leur trouvera pas grande pertinence. Un disciple de James mettant ses sabots dans les plates-bandes husserliennes, ne lui fera-t-il pas l'effet de commentaires de M. Binet-Sanglé sur le quatrième Evangile ?

Il y a trente ans, nous aurions dit que M. Guérin avait fait et voulu faire une étude de psychologie religieuse sur la piété catholique et qu'il y avait ajouté des considérations sur la nature et la valeur de la connaissance religieuse (comme faisait alors Henri Bois). Mais M. Guérin se défend vigoureusement d'avoir fait de la psychologie religieuse. D'abord il proteste — et ceci me paraît très louable — contre la confusion que nos mauvaises habitudes ont laissé s'introduire entre philosophie (ou psychologie) *religieuse* et philosophie (et psychologie) *de la religion.* Cette dernière (la philosophie de la religion) n'ayant rien de religieux dans son intention, la religion n'en étant que l'objet, il faut bien nous garder de l'appeler religieuse. Mais surtout

M. Guérin ne veut pas faire de psychologie. Le livre s'intitule *Essai de psychologie formelle*, mais — si j'ai bien compris — c'est que la psychologie formelle n'est pas de la psychologie, mais de la philosophie. Son propos est d'étudier la piété catholique en se gardant soigneusement de faire ni de la théologie (qui porterait sur elle un jugement de valeur), ni de l'histoire (qui nous en retracerait les origines), ni de la sociologie (qui la mettrait en relation avec le milieu social dans lequel elle se présente), ni surtout de la psychologie. — « Le psychologisme nous guette de la même façon que l'amour-propre guette le chrétien à chaque pas pour le détourner de la voie droite ».

Il s'agit d'une étude exclusivement philosophique, qui s'attachera à préciser l'idée de la piété. « Qu'est-ce qui donne une substance propre à ce phénomène objectivo-subjectif ? » Socrate, comme on sait, s'était proposé quelque chose d'analogue en interrogeant Eutyphron. C'était le beau temps : la pauvreté de la terminologie dont on disposait alors à Athènes fait que le dialogue de Platon est d'une lecture bien plus facile que la thèse de M. Guérin. Qu'il me pardonne ou qu'il me plaigne, ce qu'il « obtient finalement » : « l'Idée transcendantale phénoménologique : la représentation de l'objet en tant que pensée établie par la conscience pour fixer son intentionalité » (p. 219) ne m'éclaire pas —, et pas non plus sa conclusion sur l'« essence » de la soumission à la Grâce : « non pas essence existentielle d'une chose ou d'un état d'âme, mais essence représentationnelle — Husserl dirait noématique — de cette relation ». — « S'intentionaliser vers le transhumain »... Saint François de Sales invitait à la vie dévote en termes plus « galants ».

Cette invasion des termes les plus abstrus de certaine philosophie allemande surprend chez un Français qui a si bien lu Bergson et qui, lui-même, à plusieurs reprises, se montre capable d'heureuses trouvailles. Il n'est que juste d'en citer quelques exemples :

« L'oraison commence toujours par une prière faite à Dieu, d'abord pour se mettre en sa présence, ensuite et surtout pour obtenir la grâce de bien faire oraison. On établit ainsi en soi un sentiment analogue, toutes proportions gardées, à celui de l'enfant qui se sent surveillé... »

« L'âme, après la confession, est comme le débiteur qui se sent libre parce que sa dette lui a été remise. Dans la communion elle trouve davantage encore. Elle n'est plus seulement un débiteur qui s'en va, libre, mais ruiné; elle est un homme auquel on vient de confier quelque capital pour travailler et vivre. »

« La révélation... libère la pensée de ses catégories habituelles, dans lesquelles elle est comme emprisonnée. Elle agit sur elle un peu comme celui qui, portant à un prisonnier de quoi lire et écrire, lui ferait oublier sa prison matérielle en lui permettant un essor spirituel que ni les chaînes ni les murs ne pourront arrêter. De même, par la foi, l'âme se trouve dans un nouveau monde de spiritualité, monde qu'elle se représente comme elle peut. »

M. Guérin est soucieux d'étudier la piété en elle-même; c'est qu'un théologien qui a de Dieu une certaine idée qu'il tient pour juste, ne saurait le

faire sans partir de cette connaissance qu'il pense avoir de Dieu pour juger la piété. Et M. Guérin pense qu'un psychologue (je crois bien qu'il dirait volontiers : un psychologiste) ne peut inversement que faire de la théologie à rebours, puisqu'il se limite à l'étude des états de conscience : son étude de la piété sera forcément celle d'une série d'illusions. Les états psychologiques de l'ordre religieux cesseront d'être religieux dans la mesure où on les étudiera comme d'autres états psychologiques. De mon temps, — je veux dire du temps de Flournoy dont nous étions les élèves — cette identification de la psychologie des faits religieux avec une théologie à rebours n'aurait pas trouvé créance. Notre maître affirmait, avec autant de force que le fait M. Guérin, qu'un des principes fondamentaux de la branche nouvelle de la psychologie qu'il inaugurait, était « l'exclusion de la transcendance ». Il la croyait possible et il la pratiquait.

M. Guérin nous propose joliment de reconnaître des « styles » de piété, comme on parle de styles de mobilier ou de styles littéraires. Il convaincra tous ses lecteurs que la psychologie aussi — ou la philosophie — a ses styles.

Mais si, comme on voit, le « style » de la psychologie de M. Guérin me décontenance considérablement, ce qu'il nous offre est singulièrement riche. Une Introduction pour exposer son propos et un chapitre préliminaire, historique (30 pages), puis vingt pages de conclusion encadrent deux grandes parties intitulées *La piété dans l'Eglise* et *La piété dans l'âme*, qui passent en revue et détaillent, d'une façon particulièrement instructive pour un lecteur protestant, les objets, ou les occasions, qui provoquent et alimentent la piété catholique. L'assistance à la messe dominicale, la confession et la communion annuelle, les prières liturgiques, Vêpres et Bénédictions du Saint-Sacrement, puis les prières quotidiennes, la messe quotidienne, les dévotions : aux saints, à la Vierge, la prière elle-même — voilà pour la première partie.

La deuxième partie, consacrée à « la piété dans l'âme », est plus voisine encore d'une étude de psychologie à la vieille mode : la tiédeur, le recueillement (retraites, oraisons, examens de conscience, visites au Saint-Sacrement), le détachement (état de grâce, mortification par l'obéissance, humilité), la ferveur (la foi, l'espérance, la charité) y fournissent l'occasion d'une analyse fouillée, éclairée par de nombreuses citations d'auteurs spirituels.

La conclusion de cette étude de philosophie de la religion est non pas orthodoxe, certes, mais religieuse à souhait. L'attitude religieuse, la piété y est présentée comme la vraie réponse au problème de la vie : « L'Etre est-il l'ennemi ou l'ami de l'homme ? »

Si je n'ai pu en lisant l'introduction de M. Guérin faire abstraction des préceptes de Flournoy, je n'ai pas pu prendre connaissance de ses conclusions sans me réjouir de les trouver en parfaite harmonie avec celles d'un autre de mes maîtres, J.-J. Gourd. M. Guérin ne paraît pas connaître sa *Philosophie de la Religion*, mais la façon dont il situe la religion dans l'ordre de la connaissance (la Révélation objet de la Foi) et dans celui de l'action (la Grâce objet de l'Espérance) rappelle d'une manière frappante les *hors la loi* de Gourd. Nos

deux auteurs sont également soucieux que les affirmations relatives à l'objet de la religion ne soient pas « réalisées » sur le plan de la science. « On ne peut affirmer ni nier la valeur d'une Idée religieuse sans la juger religieusement ».

« Il ne peut être question... de faire une critique rationnelle de telles conceptions. Ce serait les prendre pour des théories métaphysiques ayant pour but de répondre à des problèmes théoriques, ce qu'elles ne sont pas. Elles sont des instruments de vie religieuse... se demander à quoi elles correspondent ontologiquement serait transporter des conceptions religieuses sur un terrain scientifique et donc abuser d'elles. Mais d'autre part rechercher les conditions de leur utilisation religieuse n'est pas du tout prendre une position analogue au pragmatisme, puisqu'il ne s'agit pas plus de conclure de leur valeur religieuse à leur valeur ontologique que de conclure de celle-ci à celle-là. Il s'agit d'examiner ce qu'est la position religieuse et non de prendre la position religieuse pour un succédané ou une fonction de la position scientifique. »

De même, en étudiant « la nature morale de l'objet intentionalisé » comme dit M. Guérin, celui-ci constate que « l'attitude de l'âme pieuse est toute différente de celle de la conscience morale ».

Ce sont les thèses mêmes des *Trois dialectiques.*

En me ramenant au temps où, jeune étudiant, je consacrais un de mes tout premiers articles au premier ouvrage qui ait été publié en français sur la psychologie de la religion (celui d'Ernest Murisier sur *Les maladies du sentiment religieux*, en 1901), M. Guérin m'a donné la sensation, point désagréable, d'être très avancé en âge.

Je faisais, en ces temps-là précisément, une visite à Ernest Naville nonagénaire. Il m'interrogea, avec sa bienveillance souriante, sur mes études de philosophie ; je lui dis mon admiration pour J.-J. Gourd. J'ai encore dans l'oreille sa réponse, et je m'aperçois que, sans que je sois encore arrivé à son âge, c'est celle qui exprimerait le mieux mon attitude à l'égard des maîtres et modèles de M. Guérin : « Je n'entends pas le Phénomène », me disait Naville.

Le phénomène a changé de signification — M. Guérin lui-même en fait la remarque — mais il y a encore, comme dans mon jeune temps, des jeunes gens qui l'entendent et d'autres moins jeunes qui ne l'entendent point et — ceci, j'en ai peur, les fait vieux — qui renoncent à l'entendre.

Pierre BOVET.

Imprimerie La Concorde, Lausanne (Suisse).